

lusion était complète.
— Emmenons l'ourson ! dit Farandoul, il facilitera notre indoguite.
Le petit ourson, à la vue des deux ours, parut heureux d'avoir retrouvé ses parents, ses grognements cessèrent et il se jeta dans les jambes de la Lune qui se lève.

Sans s'arrêter à cette effusion de piété filiale, les ours suivis de l'ourson s'engagèrent dans les rochers. Farandoul montra de loin à sa compagne un parti d'Indiens qui galopèrent dans la plaine.

— Il était temps ! dit-il en avançant rapidement.

Les Indiens les avaient aperçus aussi mais se trouvant dans le sentier de la guerre, sur une piste facile, ils ne s'arrêtèrent pas. Les fugitifs hâtaient leur marche, lorsqu'un détournement d'un rocher, ils se trouvèrent face à face avec d'autres Apaches que Farandoul reconnut à leurs peintures. Les Indiens avaient bondi en arrière, Farandoul se croyant reconnu n'hésita pas et d'un coup de fusil renversa le premier. La Lune qui se lève on fit autant pour le second. Rien ne put rendre l'ahurissement des Apaches en voyant des ours leurs tirer des coups de fusil, ahurissement par tagé par le petit ourson encore plein de la candeur de l'enfance.

Mais les Indiens, revenus de leur étonnement, comprirent bientôt le stratagème et répondirent par une grêle de balles qui ne blessèrent personne. Les fugitifs se jetèrent derrière un rocher pour combattre à couvert.

Les cris de guerre des Apaches roulaient d'écho en écho, les Indiens de la plaine accouraient au galop. Farandoul inspectait les alentours de son rocher pour chercher un moyen de salut quelconque. Son étonnement fut grand de voir un deuxième ourson à côté du premier.

Une caverne s'ouvrait derrière eux, elle devait être habitée.

Oependant les Apaches s'avancèrent avec précaution.

— A la caverne ! dit Farandoul en poussant vivement sa compagne.

Quelques individus velus grognèrent, mais, reconnaissant des frères, ne manifestèrent aucune hostilité.

Les apaches ne rencontrant personne derrière le rocher, s'aventurèrent à l'entrée de la grotte. C'était ce qu'attendait Farandoul. Il fit feu sur eux, et donna un vigoureux coup de pied sur le nez du petit ourson qui, de plus en plus stupéfait, grogna éperdument.

(A continuer.)

NE MOUREZ PAS DANS LA MAISON

"Rough on rats." Chassez les rats, souris, coucouilles, bêtes punaises, mouches, fourmis, taupes suisses. 15c

LA RAISON QUI L'A FAIT ECRIRE — "J'écris ceci, dit M. Nelson de Pew, de Napi ville, Québec Canada, afin qu'on sache que j'ai souffert pendant six ans d'un rhumatisme accompagné des plus grandes douleurs qu'il soit possible d'endurer et que j'ai été complètement guéri par l'usage que j'ai fait de l'huile St Jacob. J'écris parce que je crois qu'il est de mon devoir de le faire et parce que je veux faire connaître à tous ceux qui souffrent l'efficacité merveilleuse du grand remède allemand. Quand je me rappelle que pendant les six ans de torture que m'a fait passer la terrible maladie, j'ai essayé toute espèce de remèdes, j'ai dépensé énormément d'argent avec les médecins de toutes les écoles, je me suis soumis à tous les traitements imaginables j'éprouve un immense sentiment de reconnaissance envers ceux qui m'ont guéri et je ne puis m'empêcher de donner la plus grande publicité possible à cette guérison.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances : Première insertion, 20 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILIATREAU & C^{ie}, Editeurs-Propriétaires, No. 8 Rue Ste. Thérèse.

A NOS ABONNÉS.

Comme témoignage de reconnaissance envers ceux qui ont bien voulu recevoir notre journal et comme encouragement à ceux qui désirent grossir la liste déjà nombreuse de nos abonnés, nous avons résolu d'offrir aux uns et aux autres une prime qui vaut à elle seule le prix de l'abonnement. Ce cadeau sera expédié à qui de droit aux conditions suivantes : Tous les abonnés qui nous enverront le montant qu'ils nous doivent et tous les nouveaux abonnés qui paieront d'avance pour un an, recevront un magnifique chansonnier noté de 100 pages, pourvu qu'ils nous envoient en même temps que l'argent un timbre de trois centimes pour le port de la prime. Qu'on se le dise.

An Fil de la Plume

Comme c'est aujourd'hui le 25 Novembre j'aurais bien voulu vous dire un mot de la Ste Catherine, de cette fête si impatiemment attendue et qu'aucune famille canadienne ne laisse passer sans donner une grande soirée où le principal amusement consiste à se barbouiller avec de la tire. Je voulais vous raconter l'origine de cette fête et vous expliquer surtout pour quoi l'on dit coiffer Ste Catherine. Mais au dernier moment je me sens pris d'une hésitation surprenante et je tremble d'aborder un sujet aussi délicat, aussi épineux. Si j'embarque dans cette galère, Dieu seul sait en quel état j'en sortirai, j'y laisserai peut-être quelques poils de ma moustache et j'y tiens trop pour la rigueur. En effet il me serait impossible de parler de la Ste Catherine sans avouer qu'il y a quelque part dans la société une grande confrérie qu'on est convenu d'appeler les vieilles filles, et l'on sait jusqu'à quel point cette race est haineuse et vindicative. On croirait que je veux faire des personnalités, on m'accuserait de faire allusion à Mlle X... à Mlle Z... et ce serait des réclamations à n'en plus finir. Je ne pourrais plus passer dans la rue sans oraindre à chaque instant de me voir tomber une casserole sur la tête ou quelque chose de pire. Non décidément je ne dirai rien et pour ne pas trop vous désoler, chers lecteurs, je vous avouerai que pour ma part je ne crois pas à l'existence des vieilles filles ; c'est une pure médiancée ou plutôt une infâme calomnie inventée par un imbécille qui ne savait pas jusqu'à quel point vous êtes habile à

Réparer des ans, l'irréparable ouvrage. Laissons donc de côté pour le moment la vierge martyre dont on célèbre aujourd'hui la fête et parlons d'autre chose.

J'ai rencontré mercredi dernier M. B..., grand fabricant de chausures de Montréal. Il avait l'air tellement satisfait et sa figure était si rayonnante, que je m'empressai de lui en demander la raison. Figurez-vous mon cher, me dit-il que je viens de faire la plus belle transaction qu'il soit possible d'imaginer. Je viens d'expédier aux Etats-Unis une col-

lection superbe de cuirs de toutes sortes et de toutes qualités. Ils me coûtaient une bagatelle, presque rien et pardessus le marché les douaniers les ont laissés passer en franchise.

— En franchise ?

— Oui, mon cher, on les a trouvés tellement rares qu'on a cru devoir les exempter de tous droits, vous devez comprendre que cette transaction me rapporte des bénéfices fabuleux.

— Mais comment avez vous pu acheter ces cuirs à si bas prix ?

— Je vais vous le dire répondit M. B..., mais n'en parlez pas. Ces cuirs ont été ramassés en face du Théâtre Royal lors des deux représentations des "Bouaniers," par deux hommes de police qui n'en connaissaient pas la valeur et qui me les ont cédés pour presque rien.

Je félicitai chaleureusement l'habile négociant et nous nous séparâmes.

On relève souvent dans les journaux des coquilles très amusantes, mais on trouve quelque fois des insinuations qui ne sont pas des coquilles et qui n'en sont pas moins drôles. Pour vous en donner une idée je vous ferai part d'une nouvelle à sensation que je lisais l'autre jour dans un journal publié à Québec ; pour ne pas commettre d'indiscrétion je vous avouerai que c'est dans le *Nouvelliste* du 20 courant. Je cite textuellement : "CÉLÉBRATION.—Lundi prochain une grande messe sera célébrée par 600 prêtres du diocèse de Montréal pour remercier Dieu d'avoir conservé à la vie S. G. Mgr Bourget."

Vous imaginez-vous, chers lecteurs, une messe célébrée par 600 prêtres ! Comme cela doit être imposant et solennel ! Seulement, dans notre humble opinion, il nous semble que la chose est pratiquement impossible dans notre pays. Il nous faudrait, pour une telle cérémonie, une église comme il n'en existe pas dans notre diocèse, il nous faudrait un St Pierre de Rome. Le savant confrère serait donc bien aimable s'il voulait nous dire où doit avoir lieu cette grande célébration.

Je voulais terminer ici, mais je m'aperçois que je ne vous ai pas raconté d'histoire, comme j'ai coutume de le faire chaque samedi, et parce que c'est aujourd'hui la Ste Catherine, ce n'est pas une raison pour vous faire de la peine. Ouvrez donc vos deux oreilles et écoutez-moi :

Un régiment se trouvait en garnison dans une petite ville de province dont je tairai le nom. Comme les amusements n'étaient pas excessivement variés, nos braves militaires faisaient ce qu'ils pouvaient pour tuer le temps. Deux fils de famille surtout, le baron X... et le comte L..., officiers dans ce régiment, trouvaient le séjour bien ennuyeux et ne sachant plus où trouver des distractions, le baron eut un jour une idée. Il alla trouver son ami et lui dit : — Connais-tu Jean, mon domestique.

— Oui, répond le comte.

— L'as-tu jamais vu manger ?

— Non, pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que je veux te proposer un pari.

— Voyons ce pari.

— J'offre de parier que mon domestique mangera un veau tout entier dans un seul repas.

— Un veau ! et dans un seul repas c'est une chose impossible et je tiens le pari à une condition, c'est que nous parierons une somme de peu d'importance, car je suis tellement sûr de mon fait que ma conscience me gênerait si je te laissais mettre beaucoup d'argent.

— Soit, reprend le baron, ce sera pour après demain. Les deux amis se séparèrent et le baron alla immédiatement trouver son domestique.

— Jean, lui dit-il, je viens de parier avec le comte D. que tu mange-

rais un veau tout entier dans un seul repas. Te sens-tu capable d'une telle prouesse ? Mais certainement mon capitaine, dit Jean qui se réjouissait d'avance à l'idée de faire un pareil festin. La chose n'est pas excessivement difficile et vous gagnerez votre pari.

Tiens-toi donc prêt, ce sera pour samedi.

Le baron, en quittant son domestique, se rendit chez l'unique restaurateur de la ville, lui exposa ce qu'il attendait de lui, et il fut convenu que le digne cuisinier apprêterait le veau de quinze manières différentes et qu'il y mettrait toute sa science, afin de maintenir l'appétit du mangeur en bon état. Les plats devaient être servis les uns après les autres. Au jour fixé, nos deux amis et le brave domestique étaient au poste. Jean ne voulant pas faire d'affront à son capitaine, s'était convenablement préparé et se sentait admirablement disposé. Au signal du baron, la porte s'ouvrit et un garçon apporta le premier plat de veau, c'était une friture de cervelle sagement préparée, le glouton n'en fit qu'une bouchée.

Puis vinrent successivement un plat d'émincés de veau, des pieds de veau à la poulette, des oreilles de veau sur épinards, un foie de veau à la bourgeoise, des tendons de veau en friandise, un énorme pâté de veau et plusieurs autres plats qui furent engloutis en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. Enfin le garçon venait de placer sur la table le treizième plat, quand le brave domestique, qui n'avait pas reconnu le veau dans tout ce qu'on lui avait servi, se pencha à l'oreille de son capitaine et lui dit tout bas :

— Dites donc, mon capitaine, toutes ces niaiseries-là finissent par tenir un peu de place et je crois qu'il serait temps d'apporter le veau !!!

CHRONIQUE.

Au bon vieux temps de M. Auber l'Opéra-Comique occupait une place importante dans la vie publique et son influence sur la natalité était incontestable. Si la statistique eût été, alors comme aujourd'hui élevée à la hauteur d'une institution, le surintendant des Beaux-Arts aurait évidemment augmenté la subvention accordée à l'Opéra-Comique.

En effet, sous le roi parapluie — un roi bien commode par le temps qui court — sous cette royauté tempérée par des émeutes, un couple nubile ne pouvait convoler en justes noces sans que le bâton du chef d'orchestre de l'Opéra-Comique n'eût battu la mesure des coeurs des futurs conjoints.

Selon les tempéraments, la couleur des cheveux et la fortune, on adoptait la mesure à deux temps ou à six-huit.

Aujourd'hui l'Opéra Comique ne suffit plus aux aspirations nouvelles ; le vacarme Wagnérien a remplacé cette mélodie facile, ailée, spirituelle et que déjà Gauthier avait appelée « le plus désagréable de tous les bruits. »

Une jeune fille ne peut guère se marier si elle ne connaît Baok, Schumann et surtout le grand, l'illustre, le superéminent Wagner. De tout temps l'amour et surtout l'envie de se marier ont accompli des miracles. Le jour où le grand, etc, etc et sur tout le fumiste musicien d'Outre-Rhin aura admis la casserole et le chaudron au nombre des instruments nécessaires, vous verrez nos jeunes filles délaisser leur Erard ou leur Pleyel et cultiver le chaudron dans toutes ses nuances. Quand donc mettra-t-on le bon sens à la mode ?

On se rencontre au Concert Lamoureux, un nom prédestiné, ou encore chez Colonne ; les femmes légères vont à pas de loup, mais il est

difficile d'entendre le battement des coeurs au milieu du tapage wagnérien et des applaudissements des fidèles.

Et puis il faut l'avouer, la névrose wagnérienne est contagieuse ; il est facile de le constater en observant les auditeurs sans se laisser soi-même impressionner par le bruit : les assistants sont péniblement affectés, ils sont saisis de tremblements nerveux et inconscients, leurs yeux deviennent parfois hagards et des frissons leur courent le long de la colonne vertébrale. Au point de vue d'un mariage à contracter, les effets sont souvent désastreux.

On a proposé le Musée Grévin ; cette idée macabre ne saurait convenir à des gens bien équilibrés. Pourquoi pas la Morque alors ? Il reste les magasins de nouveautés, admirablement bien disposés pour flirtage pour le bon motif.

Les mamans un peu gênantes courent le risque d'être appelées "vieux cabot" par les employés, mais quel cadre plus large et plus commode pour les confidences de deux fiancés qu'un grand magasin avec ses rayons divers, son public affairé. Le froissement de la soie qu'on déplie, la molle caresse du velours ne valent-ils pas les mélodies d'autrefois ! N'est-ce pas du reste une conséquence de notre vie présente, cette association de l'amour et du commerce.

COUACS

Dans cinquante ans d'ici on parlera encore de la grande vente de fourrures qui s'est faite pendant 1882-83. On dira que les fourrures qui se sont vendues cette année-là étaient quelque chose de surprenant en qualité, en fini élégant et bas prix et cela ne sera vu qu'au grand magasin de Derome & Lafrangois, coin des rues Ste Catherine et Amherst, Montréal.

On a cité quelques reparties piquantes de président nés malins. Du nombre était le président D..., aujourd'hui en retraite.

Je le prouve...

Un jour il présidait les assises. Un des juges s'était endormi, il y avait de quoi. Maitre X... plaidait.

Maitre X..., aussi chatoilleux que somnifère, s'interrompit tout à coup ;

— Pardon, monsieur le président... J'attendrai pour flair que M. le conseiller se soit réveillé.

— Je veux bien, maître X... Mais lui attend peut-être pour se réveiller que vous ayez fini !

Fragment de conversation entendue autour de l'île ;

— Le fameux X... n'est pas précisément un foudre de guerre !

— Mais n'a-t-il pas eu comme une moitié de duel ?

— Oh ! seulement la première moitié... les gifles !

Ori du cœur d'un « poivrot » qui apprend que Paris compte aujourd'hui plus de trente mille marchands de vin :

— Jamais, même à une chopine chacun, je ne pourrai faire connaissance avec tous « ces croquets-là ! »

— Je ne veux pas me marier, disait l'autre jour mademoiselle X... à sa mère.

— Tu as tort, mon enfant, c'est le seul moyen de devenir veuve.

Dans la rue : Jean est un cocher qui a le vin sensible.

Hier, on pouvait le voir sur le boulevard tapant sur sa bête avec acharnement. Puis s'arrêtant tout à coup et prenant un ton lamentable :

« Pauvre bête, va !... et c'est qui aura le pourboire ! »